

KLEIN, Juan-Luis et ROY, Matthieu (dir.) (2013) *Pour une nouvelle mondialisation. Le défi d'innover*. Québec, Presses de l'Université du Québec, 414 p. (ISBN 978-2-7605-3622-7)

Nadine Richez-Battesti

Volume 58, numéro 164, septembre 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1031176ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1031176ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

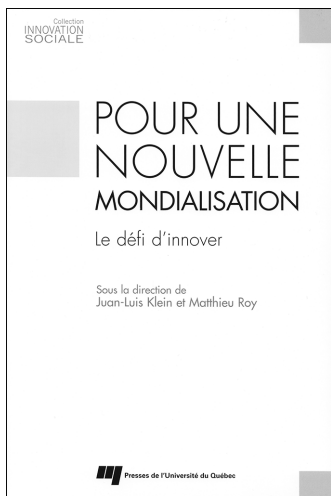
0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Richez-Battesti, N. (2014). Compte rendu de [KLEIN, Juan-Luis et ROY, Matthieu (dir.) (2013) *Pour une nouvelle mondialisation. Le défi d'innover*. Québec, Presses de l'Université du Québec, 414 p. (ISBN 978-2-7605-3622-7)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 58(164), 301–302. <https://doi.org/10.7202/1031176ar>



KLEIN, Juan-Luis et ROY, Matthieu (dir.) (2013) *Pour une nouvelle mondialisation. Le défi d'innover*. Québec, Presses de l'Université du Québec, 414 p. (ISBN 978-2-7605-3622-7)

Pour une nouvelle mondialisation. Le défi d'innover est un ouvrage collectif sous la direction de Juan-Louis Klein et Matthieu Roy. Il réunit une vingtaine de contributions issues du troisième colloque international du CRISES, qui s'est tenu en avril 2011. Pluridisciplinaire, multiscalaire, abordant différents contextes nationaux et majoritairement écrit en français, cet ouvrage est ambitieux. Il se donne pour objectif de mettre en évidence les raisons de l'émergence et la diversité des nouvelles dynamiques sociodémocratiques en réponse à la crise économique et aux solutions néolibérales trop souvent considérées comme les seules possibles. L'originalité de l'ouvrage est d'entrer dans ces dynamiques par la mondialisation.

Cet ouvrage est articulé en quatre parties. La première aborde l'innovation sociale face à la crise. Après avoir posé le diagnostic des transformations qui affectent les contextes analysés, les différents auteurs mettent en avant les nouvelles formes d'action collective, qu'elles s'inscrivent dans une perspective macroéconomique ou dans des champs plus spécifiques tels que le travail, l'action

syndicale, les services à la personne ou le développement territorial. La seconde caractérise les expérimentations tournées vers le cadre de vie et de travail. Ces expérimentations concernent tout autant les conditions de vie, avec la dimension du vieillissement et de la précarité, que les conditions de travail (emplois atypiques et travailleurs autonomes, entrée sectorielle par les centres commerciaux) ou les dynamiques locales, à travers le logement, la culture et l'art. La troisième partie porte sur la contribution des territoires aux dynamiques innovantes. Elle illustre comment ces territoires résistent aux chocs et mettent en œuvre des formes de coconstruction du bien commun. La quatrième et dernière partie tente de présenter les soubassements d'un nouveau modèle, ou plus exactement, différentes facettes d'un modèle pluriel.

Combinant, sous différents prismes, analyses théoriques et expérimentations, l'ouvrage met au jour la diversité des dynamiques innovantes dans la mondialisation, sans nier pour autant leurs limites. L'un de ses intérêts majeurs est d'exhiber la relative cohérence de ces dynamiques et donc leur potentiel à faire système. Car le lien principal entre tous ces textes, outre de s'inscrire dans une remise en question radicale du modèle de développement actuel, est de surligner le rôle de la société civile et de l'action collective dans les processus réactifs et créatifs et comme acteurs centraux de cette autre mondialisation. En effet, loin de remettre en cause la mondialisation, ces processus développent une « mondialisation par le bas » qui ne se limite pas à l'activité des « fourmis » laborieuses et exploitées souvent immigrées (Tarrius, 2002), mais se nourrit des aspirations et engagements citoyens. On y retrouve une analyse d'inspiration polanyenne faisant de la réciprocité et de l'engagement un principe d'échange tout aussi important que le marché ou la redistribution.

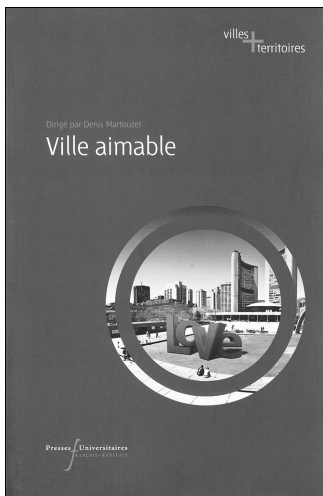
L'ouvrage n'échappe pas à l'écueil de l'inégale qualité ou intérêt des contributions pour un lecteur donné. Il permet cependant, en près

de 400 pages, de comprendre les mutations en cours, de les resituer dans un cadre plus général qui donne à voir que les stratégies néolibérales ne sont pas inéluctables et qu'au-delà de seuls propos militants, une mondialisation plus citoyenne existe. Un résultat qui ouvre de belles perspectives d'approfondissement.

Référence

TARRIUS, Alain (2002) *La mondialisation par le bas. Les nouveaux nomades de l'économie souterraine*. Paris, Balland.

Nadine RICHEZ-BATTESTI
Laboratoire d'Économie et
de Sociologie du Travail
Université Aix-Marseille



MARTOUZET, Denis (dir.) (2014) *Ville aimable*. Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 384 p. (ISBN 978-2-86906-361-7)

Trop rares sont les réflexions d'ordre théorique et épistémologique qui visent à renouveler les fondements mêmes du regard qu'on porte sur la ville et des pratiques urbanistiques qui en découlent. À cet égard, la contribution de Denis Martouzet et de l'équipe qu'il coordonne ici se démarque en proposant une réflexion générale sur l'esprit de la ville. Le

postulat qui guide cet ouvrage appelle une thèse claire et franche située dans le courant de la sociologie compréhensive wébérienne. Il s'agit d'aborder la ville en la mettant en question sous l'angle du rapport affectif qui l'unit aux personnes. Martouzet l'indique d'entrée de jeu, sans détour: «Au-delà de la diversité irréductible [des] pratiques et des discours, il est apparu que les concepts préexistants [...] ne suffisaient pas à la compréhension pleine et entière de ce qu'est, pour les gens, la ville» (p. 11). La thèse est rafraîchissante, mais elle n'est pas sans risque sur le plan épistémologique, dans la mesure où elle prend le contre-pied de l'analyse discursive qui a largement marqué les études poststructuralistes depuis une trentaine d'années. Car il y a bien, indique Martouzet, un «décalage entre ressentis personnels et discours socialement partagés» (p. 12). Fort heureusement, la posture théorique retenue ici fait une large place à l'étude des processus de construction de l'affectivité: «L'amabilité d'un objet ne dépend pas tant de ses caractéristiques que de la relation qui s'établit, se construit et se reconstruit entre l'objet aimé et le sujet aimant» (p. 14).

L'ouvrage se compose de 12 chapitres auxquels les échanges que tiennent Nicole Mathieu et Denis Martouzet dans le chapitre I (*Habiter, une affaire d'affects. Dialogue et confrontations*) pavent la voie. À travers les chapitres, les problèmes théoriques que pose le rapport affectif à la ville sont abordés et analysés à différents niveaux. Martouzet pourvoit aux dimensions épistémologiques et philosophiques (chapitres II et VI), Nathalie Audas questionne les «rythmes» de l'affectivité urbaine (chapitre IX), Joëlle Salomon Cavin et Nicole Mathieu (chapitre V) dissèquent patiemment la représentation selon laquelle la ville est «mal aimée» – une occasion importante de réaffirmer le cœur du propos de l'ouvrage: «Notre critique de l'analyse du périurbain comme antiurbain illustre combien il est difficile de descendre en particularité depuis les représentations collectives jusqu'à l'individu» (p. 153).

